

## Quelques nouvelles fantastiques de cégépiennes talentueuses !

Steve Laflamme

Numéro 166, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, S. (2012). Quelques nouvelles fantastiques de cégépiennes talentueuses ! *Québec français*, (166), 78–81.

# Quelques nouvelles fantastiques de cégépiennes talentueuses !

PRÉSENTÉ PAR STEVE LAFLAMME

Comme arrive la fin de session, arrive aussi le moment de soumettre aux lecteurs de *Québec français* les meilleures nouvelles fantastiques de mes élèves du cours *Chefs-d'œuvre étrangers* du programme « Littérature et arts » (Cégep de Sainte-Foy), édition Hiver 2012.



## Le cimetière des Batignolles

par Sabrina Young-Grenier

28 septembre 1996 — Je dois faire le bilan des événements des derniers jours ici, dans ce carnet, puisque je crois que si je ne couche pas sur papier ce qui est en train de m'arriver, je me laisserai prendre à mon imagination. Ma fascination pour un poète dépravé fut probablement la cause de mon abjection. En fait, je ressens les effets pervers de l'obsession depuis la découverte de ce poème :

### Chanson d'automne

*Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.*

*Tout suffocant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure,  
Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure*

*Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà,  
Pareil à la  
Feuille morte*

Verlaine

J'avais un faible pour Verlaine, ce personnage sombre, mélancolique et bilieux. J'étais séduite par les hommes ayant eu une existence tumultueuse, moi, qui menais une vie paisible et tranquille. J'aimais bien ma routine, mais j'avais besoin de vivre mes émotions intenses à travers la lecture de textes étranges et dramatiques.

Cependant, il y a quelques semaines, ma vie prit une tournure inattendue et les événements dégénérent. À vrai dire, je fus bouleversée par une série de phénomènes étranges, que je tenterai ici d'expliquer.

Le fait est que ma maison est située sur le bord d'une falaise peuplée d'érables splendides. La fenêtre de mon salon donne sur le paysage rougissant, que je me plais à admirer en automne. Étrangement, il y a une semaine, je regardai par la fenêtre à mon réveil, et les feuilles des arbres s'étaient dénuées de moitié pendant la nuit. Je me dis que cela devait être dû au vent qui souffle plus fort qu'à l'habitude, en ce début d'automne frisquet. Je préparai tout de même mon café et curieusement, il ne goûtait rien. Ma cafetière était probablement brisée. Cette journée débutait bien mal et je ne pris même pas la peine de me regarder dans le miroir ni de me maquiller. J'arrivai au bureau dans une humeur massacante, ce qui ne s'était jamais produit. Un de mes collègues parut presque pétrifié en me voyant arriver : « Blanche, que se passe-t-il ? Es-tu malade ? As-tu dormi ? Tu es si blême... » Je répondis que je n'avais pas eu le temps de me maquiller, que ma cafetière était brisée et que je n'avais pas eu droit à mon café pour me réveiller. Cette journée fut pénible, et dès que je rentrai chez moi, je ressentis une rage violente envers mon mari. Arthur, ayant l'habitude de mes sautes d'humeur, me prépara à souper, me fit couler un bain et me dit qu'il m'aimait. Je ne répondis pas.

À partir de ce moment, plusieurs jours passèrent sans que j'arrive à dormir. Je me mis à lire la poésie de Verlaine pour combler mes nuits d'insomnie. J'adorais ses poèmes, sa façon de voir et de montrer l'amour, affligeant ou nostalgique. Ses vers me touchaient tant que j'en venais à ressentir une brûlure dans mon cœur en les lisant. À vrai dire, les écrits de Verlaine avaient un effet sur moi que je ne saurais expliquer.

Au travail, mes collègues se mettaient à faire des remarques cinglantes sur mon teint blafard et ces demi-cercles sous mes yeux qui noircissaient. Au début, ils blaguaient, croyant que je passais mes nuits avec des hommes. Cependant, mon teint qui blêmissait au cours de la journée et ces cheveux blancs se démarquant de ma chevelure rousse attiraient l'attention. J'accusai l'insomnie de me causer ces ravages et évitai les regards.

Je remarquai aussi que plus les jours avançaient, plus mon état s'aggravait, au rythme des feuilles des arbres qui se dénuaient trop vite pour la mi-septembre. Mais où allaient-elles donc ainsi ? Je

n'avais même pas eu à les ratisser. Il est vrai que le vent soufflait plus fort, qu'il faisait plus froid que les années précédentes...

Mes paroles étaient de plus en plus forcées, j'avais du mal à avancer, et mettre un pied devant l'autre devenait un lourd fardeau. Cet amollissement progressif m'accablait. Le goût de la nourriture s'estompait, les couleurs s'assombrissaient, les couchers de soleil paraissaient de plus en plus ternes, et surtout, je remarquai que les commissures de mes lèvres, dont le rouge pâlisait tranquillement, s'élevaient avec de moins en moins d'intensité. Mon rire, jadis strident et hilare, était maintenant subtil, gêné, angoissé. Mon mari me fit remarquer que je ne le touchais plus et que la tendresse semblait m'avoir quittée. C'était sûrement la fatigue, pensais-je.

29 septembre 1996 — Je reprends ici mon récit, puisque les événements d'hier soir m'ont empêchée d'en finir la rédaction.

Pendant la nuit, je me mis à avoir d'étranges idées noires. J'allai à l'extérieur et laissai le vent fouetter mon visage violemment, me glacer jusqu'à ce que je ne ressente plus rien. La pluie coulait abondamment sur mon visage et je me mis à pleurer. J'étais en piètre état et c'est ce qui, je crois, fut la cause de mon délire. Ce devait être mon imagination, la fatigue mène parfois à l'hallucination, mais je crus réellement, sur le coup, entendre ces douces paroles :

*Ah, vivre encor ! Mais quoi, ma belle,  
Le néant est mon froid vainqueur...  
Du moins, dis, je vis dans ton cœur ?*

Je regardai autour de moi, cherchant la provenance de cette voix. Je ne voyais que les érables, dont les maigres feuilles restantes tremblaient comme mes mains froides et engourdis. Les sifflements du vent se transformèrent en ces vers, que je crus distinguer à travers le bruit infernal :

*Et vous, comme en ces jours d'automne  
Les feuilles que l'arbre abandonne  
S'en vont roulant sur les sillons  
Tels, au souffle du vent qui passe,  
Vous disparaissent dans l'espace...*

Mes yeux s'ouvraient difficilement, je sentais maintenant le vent glacer mes membres et soulever mon corps lentement. Quelque chose me poussa vers la falaise et une force terrible m'emporta avec violence, m'entraînant en un lieu inconnu. Je vis l'insigne *Cimetière des Batignolles*, et passai devant plusieurs tombeaux d'hommes importants. Un nombre inconcevable de feuilles rouges, orangées et jaunes tourbillonnaient dans une valse infernale. Je fus subjuguée à la vue de ces couleurs que je ne voyais plus depuis des jours. Soudainement, une figure spectrale, l'air sévère, surgit du sol. Verlaine ! Oh ! Mon cher amour. J'étais pétrifiée, charmée, je ne sus plus ce que je ressentais. Je crois que je repris vie à ce moment, comme foudroyée par un bonheur ténébreux.

Je me levai avec un horrible mal de tête, mêlé d'une douce sensation d'après l'amour. Je crus m'être évanouie hier soir, sous le choc de l'apparition inopinée de mon spectre bien-aimé. Des bouteilles de vin brisées gisaient dans le cimetière, ainsi que des recueils de poèmes éparpillés un peu partout. Je décidai de rentrer chez moi, puisque je devais avoir l'air d'une dépravée au beau milieu de ces

débris. En chemin, les hommes se retournèrent sur mon passage et plusieurs me sifflèrent.

Arrivée à la maison, je me regardai dans le miroir et y pris un malin plaisir. Mes lèvres avaient retrouvé leur teinte vermeille, mes joues étaient redevenues roses et ma chevelure rousse flamboyait plus que jamais. Cependant, d'étranges déchirures sillonnaient ma robe et je ne me souvenais de rien, ce qui sema l'inquiétude dans mon esprit. J'avais dû avoir un élan de folie et m'accrocher quelque part...

Mon mari sortit de la douche et me regarda de la tête aux pieds. Je me surpris à ressentir une haine sanglante à la vue de cet homme minable, incapable de me faire éprouver quoi que ce soit ni de m'enivrer. Dans cet accès de rage, je ne me reconnus plus, lui sautai au cou et l'étranglai aussi fort que je le pus. Je me mis à le mordre avec ardeur et tant d'acharnement que sa chair en resta dans ma bouche.

Et je me mis à rire, d'un rire qui m'était jusqu'à présent inconnu, un rire grinçant, acéré, démoniaque. Une exaltation perverse s'empara si fort de mon être que j'en tremblai, ivre du sang qui coulait voluptueusement sur mes lèvres.

Je n'écrirai plus.

Ce soir, j'ai rendez-vous avec la débauche. □



## Épectase

par Myriam Breault

Félix Faure n'avait jamais vraiment aimé faire l'amour. D'une nature plutôt froide et distante, elle évitait les contacts physiques prolongés, qui réussissaient toujours à la rendre mal à l'aise. Enfin, tout cela était avant qu'elle ne rencontre Megan Steinheil. Meg, de son surnom, s'était bâti, au bureau où travaillait Félix, une réputation d'amant extraordinaire. Beau, grand et viril, il avait tout pour plaire à la gent féminine de l'endroit. Sa seule étrangeté résidait dans la couleur inhabituellement rousse de sa chevelure qu'expliquaient facilement ses origines irlandaises et, en un sens, cela contribuait à son charme particulier.

Comme Megan Steinheil pouvait séduire toutes les femmes qu'il désirait, il avait développé un goût prononcé pour les proies difficiles. C'est ainsi qu'après des semaines et des semaines d'efforts, Félix consentit enfin à partager son lit.

L'appartement de Megan était plongé dans la pénombre. Seules les flammes des chandelles qu'il avait allumées se reflétaient sur les murs. Romantique, s'était dit Félix en le voyant gratter une allumette. D'épais rideaux habillaient les fenêtres à carreaux sur lesquels s'abattait une violente pluie d'automne. Il régnait cependant dans

la chambre une douce chaleur qui détendit un peu Félix, qui n'était pas encore convaincue d'avoir fait le bon choix en acceptant de le suivre après leur souper en tête-à-tête. Megan déboucha une nouvelle bouteille d'un vin rouge capiteux. Sans prendre la peine de se servir un verre, il but directement au goulot. Habitée à ses manières distinguées, Félix fut un peu surprise, mais le fut encore plus quand il s'avança vers elle et, soulevant sa tête, lui en versa dans la bouche. Elle aurait dû trouver cela dégoûtant, quelques gouttes lui coulaient même sur le menton et la poitrine, mais la flamme qu'elle crut voir briller dans les yeux de Megan acheva de la convaincre de se laisser aller. Pour une fois.

Ils s'embrassaient depuis un petit moment déjà quand Megan glissa sa main vers l'entre-jambe de Félix. Il ne fit que l'effleurer. Elle aurait pu le jurer : elle n'avait presque rien senti. Peut-être était-ce l'alcool qui lui faisait perdre la tête – ne lui avait-il pas d'ailleurs semblé le voir verser quelque substance illicite dans la bouteille ? –, mais Megan ne la frôla qu'à peine et un orgasme dément, une vague de plaisir insoutenable la submergea, la coupant de la réalité pendant de longues secondes. Pantelante, Félix n'ouvrit les yeux que pour voir le grand rouquin en proie à une crise d'hilarité hors du commun. L'éclairage que fournissaient les chandelles se transforma radicalement quand un coup de vent rendit leur flamme vacillante. Inexplicablement furieuse, Félix crut que Megan se moquait d'elle, que toute cette mise en scène était en fait un coup monté pour que ses collègues puissent ensuite en rire méchamment. Qui l'aurait cru ? La frigide Félix qui jouit dès qu'on la touche ! Tremblante de rage, elle ramassa ses vêtements et se pressa vers la porte. Tout juste avant de sortir, elle jeta un dernier regard plein de larmes derrière elle. L'image de Megan, toujours en train de rire, mais dont les traits lui parurent horriblement déformés, la hanta toute la nuit.

Le lendemain, un terrible mal de tête perçait le crâne de Félix quand son chat la réveilla en lui piétinant copieusement le ventre. Les souvenirs de la nuit précédente affluèrent et elle les ressassa sans parvenir à s'expliquer l'attitude de son collègue. Son chat miaula faiblement et elle lui servit à manger. La dernière vision qu'elle avait de Megan, elle l'attribua à sa colère et au vin dont elle avait un peu abusé. L'eau brûlante de la douche acheva de chasser tout sentiment inconfortable. Félix se lavait les cheveux quand elle prit conscience de la sensation extrêmement agréable que lui procuraient les puissants jets d'eau qui massaient son dos et le shampooing qui ruisselait sur son corps. Ce qui n'était qu'une douche ordinaire se transformait en une avalanche de stimulations toutes plus excitantes les unes que les autres. Sans même s'en rendre compte, elle n'eut qu'à serrer les cuisses, caresser légèrement sa poitrine... qu'une décharge de plaisir d'une délirante intensité la traversa tout entière. Félix prit appui sur la céramique humide. Son cœur battait à tout rompre et un sourire inquiet étirait ses lèvres.

Lors du trajet à bicyclette qu'elle effectuait chaque matin pour se rendre à son bureau, il lui sembla que ses sens s'étaient aiguisés. Le vent sur sa peau, les couleurs, la lumière, les odeurs : elle percevait tout avec beaucoup plus d'acuité. Le changement était toutefois léger et elle l'imputa à son petit accident matinal sous la douche. La piste cyclable qu'elle empruntait comportait un passage en gravier. À son plus grand embarras, le cahotement du chemin et la selle coincée

entre ses jambes provoquèrent bientôt les mêmes réactions étranges dans son corps. Un orgasme encore plus puissant que les deux derniers prit possession d'elle pendant un moment qui lui sembla interminable.

Quand elle réintégra son corps, Félix était au sol, un genou salement amoché et la bicyclette un peu plus loin. Une dame arrêta son jogging pour lui demander si tout allait bien, si elle n'avait pas besoin d'aide. Hébétée, son cœur se débattant violemment dans sa poitrine, elle accepta sans réfléchir la main que l'inconnue lui tendait. Cette fois, elle passa près de mourir de plaisir tant le contact fut délicieux. Un fourmillement formidable lui fit échapper un gémissement sans équivoque. Scandalisée, la dame lâcha la main de Félix avec dégoût et reprit son jogging un peu plus rapidement, jetant de petits coups d'œil furtifs derrière elle.

La panique envahit Félix quand elle comprit ce qui venait de se produire. Abandonnant son vélo, ignorant la douleur qui irradiait de son genou, elle courut à toute vitesse. Vite, il fallait qu'elle rentre chez elle, retrouve son lit et se rendorme. Il était hors de question que quelque chose d'aussi absurde puisse lui arriver.

Félix ne bougeait pas. Enveloppée dans une couverture, figée sur son fauteuil au milieu de son salon, elle osait à peine respirer. Elle avait joui en montant les escaliers, en ouvrant la porte, en la refermant, en s'assooyant... Son cœur voulait exploser. Chaque délire atteignait un nouveau sommet inégalé, insoupçonné. Alors elle ne bougeait plus, ne bougerait plus jamais s'il le fallait.

Un miaulement discret lui fit ouvrir les yeux. Pétrifiée, Félix vit s'avancer son chat vers elle. Elle ne put rien faire : la petite créature se frotta contre ses jambes. C'en fut trop. Dans un cri de jouissance délirant, Félix Faure mourut du plus bel orgasme de sa vie. □



## L'art de posséder

par Véronique Langlais

**C**omment suis-je arrivé où j'en suis aujourd'hui, enrôlé et jugé pour folie ? Moi qui étais excessivement riche et atrocement seul... C'est bien uniquement par amour des choses. Ce simple passe-temps que j'avais développé de collectionner des objets de tout genre, en commençant par des timbres postaux de différents pays allant jusqu'aux statues en marbre, s'est malheureusement vite changé en obsession. J'en voulais encore et toujours davantage, à un point tel que plus ma collection s'enrichissait, plus je me retirais du monde, car la seule présence de mes acquis me suffisait. Toujours, je les plaçais avec soin. Souvent, je les admirais avec fierté. Rarement, je les négligeais.

Par malheur, plus j'acquerrais de biens, plus je les sentais convoités et cela m'était insupportable. J'avais donc décidé de quitter cette société que je désirais si ardemment fuir. De toute façon, plus rien ne me retenait ici désormais. La famille ? Ils étaient tous morts. L'argent ? J'en possédais déjà plus que nécessaire. Les amis ? Tous des hypocrites. Alors, quoi d'autre ? Rien, c'est bien ce que je disais.

C'est ainsi que tout a commencé. Exclu volontairement du monde, j'en étais arrivé à vivre en solitaire dans mon domaine éloigné de toute forme de civilisation. J'étais entouré d'un bois épais, presque inatteignable. Ainsi, plus rien ni personne ne pouvait parvenir à moi. Seul mon majordome, Hermès, connaissait le chemin vers la ville, nourriture et besoins essentiels obligent. Il était également le seul, excepté moi-même, qui était familier avec mon manoir, presque abandonné, aux murs sombres et aux fenêtres sinistres où je vivais en ermite depuis déjà quelques années.

Ma vie se déroulait ainsi, tranquille et sans problème. Je ne pouvais désirer mieux, du moins, c'est ce que je pensais, car même emmuré et isolé de tout, je n'étais pas à l'abri des vices humains. J'ai découvert, bien malgré moi, les plaisirs d'engourdissement que procurent l'alcool, mais aussi la dépendance acharnée avec laquelle elle s'accroche.

C'est ainsi qu'un soir, complètement aviné comme à mon habitude, je déambulais dans mon manoir pour admirer mes richesses et me féliciter de l'ampleur de mes acquis. Titubant et chantant mes propres louanges, j'ai remarqué que, curieusement, un objet n'était pas là où je l'avais mis. Scrupuleux comme je l'étais, chaque objet avait sa place et je connaissais son emplacement exact. Il y avait de quoi étonner le perfectionniste que j'étais ! Aussi simple cela semble-t-il, deux timbres avaient échangé de place. Un timbre de 1893 ne devrait pas être placé avant celui de 1889. Cette disposition allait à l'encontre de ma logique. Ce changement ne pouvait être d'Hermès, car il lui était strictement défendu de toucher à quoi que ce soit, si ce n'était que pour enlever la poussière qui persistait à recouvrir absolument tout dans ma demeure. De toute façon, ces timbres de collection reposaient dans un endroit fermé à clé. Un courant d'air, finement introduit dans l'armoire vitrée, aurait-il pu les déplacer ? Ou était-ce une inadvertance de ma part ?

Si ce n'avait été que ce simple détail, j'aurais pu accuser le hasard, mais malheureusement pour mon équilibre mental, ce n'était pas tout. Plusieurs autres objets semblaient être déplacés. Ce n'était certainement pas moi qui avais eu l'idée de mettre un vase de Chine dans le coin réservé aux hommes des cavernes, ou encore un meuble égyptien en bois sec à côté du foyer. On dirait bien que cette fois, le vent n'y était pour rien... Comment était-ce possible alors ? Se pouvait-il que les objets se mouvaient par eux-mêmes ? Quelles idées avais-je là, c'était tout simplement absurde, insensé... Mais alors, comment... ? Hermès, oui, il devait y être pour quelque chose, ça ne pouvait être que lui ! Sinon, qui d'autre ?

Le lendemain, dès mon réveil, le cœur serré d'inquiétude, j'étais allé interroger mon majordome. Il m'avait répondu que jamais il n'aurait fait une telle chose pour me causer des tourments. Je l'avais donc amené sur les lieux pour lui montrer ce qui s'était passé la veille, mais tout était à sa place, comme si rien ne s'était passé. Peut-être ne s'était-il rien passé aussi ? L'incompréhension m'avait figé sur place, mais je m'étais aussitôt ressaisi et j'avais mis le blâme sur le compte de la

boisson. Peut-être avais-je simplement imaginé la scène, peut-être que ma vision embrouillée m'avait joué des tours, peut-être avais-je rêvé, peut-être que... ou même que... Enfin bref, oublions cette folie passagère ! Affaire classée !

La journée, étrangement calme, avait passé dans un silence troublant, en partie à cause de l'absence d'Hermès, qui ne vaquait pas à ses occupations habituelles. Il était parti faire des courses en ville et il en avait profité pour passer quelques jours chez sa famille. Ainsi s'écoulaient les heures, sinistres et étouffantes.

Le crépuscule déjà bien entamé, tout autant que la bouteille placée devant moi, j'étais parti errer, tel un spectre, parmi mes collections, comme je le faisais chaque soir. J'avais commencé ma tournée, tel un gardien de musée qui fait le guet, mais avec une satisfaction personnelle, et un état d'étourdissement bien avancé, que ce dernier ne pourrait posséder, n'étant qu'un employé.

Si l'enfer existe, je pense bien qu'il est venu à moi cette nuit-là. Les objets ont pris vie : les timbres volaient dans tous les sens ; le vent, qui entraînait par la fenêtre ouverte, s'infiltrait dans les vases en créant un chant sinistre ; les animaux empaillés poussaient des gémissements tout droit sortis des limbes ; les sculptures craquaient, comme pour se libérer de la pierre ; les armures s'entrechoquaient violemment ; les tableaux pleuraient leur peinture ; la maison elle-même semblait se tordre. Mon état m'empêchait de me tenir correctement en équilibre, ma vision embrouillée ne me permettait pas de saisir avec discernement tout ce qui se déroulait autour de moi, même ma perception des choses était altérée. J'avais l'impression de côtoyer l'horreur elle-même. Je ne comprenais absolument rien de ce qui se passait, mais tout me semblait si fidèle à la réalité, si vrai, que la peur me paralysait et m'empêchait d'agir. Je devais ressembler à une de mes statues, pétrifié ainsi !

Terreur... Épouvante... Panique... Effroi... Appelez cette sensation aliénante comme vous voulez, ce sentiment me tirait les entrailles, me possédait. J'en étais devenu paranoïaque. Mes possessions me possédaient à leur tour. Si cruel était-ce pour mon cœur, je devais m'en débarrasser, car il m'était inacceptable d'être soumis ainsi. C'est moi qui étais censé contrôler, pas le contraire !

Complètement dément, je saccageai tout. Je ne me contrôlais plus. Mon corps allait dans tous les sens, détruisant tout ce qui était à portée de main. Sans que je m'en rende compte, le feu avait enserré le meuble égyptien, qui s'était embrasé en quelques secondes. Toujours insatisfaites, ses flammes s'étaient attaquées à tout ce qu'elles pouvaient atteindre, jusqu'à se répandre partout. Peut-être que toute cette folie n'était que dans ma tête, peut-être pas, mais à ce moment précis, ma frayeur était bel et bien réelle. Je ne savais que faire. La maison saccagée se consumait, je ne pouvais en sortir. La seule issue encore accessible était la fenêtre. Quoi faire ? Sauter ?... Quelle pensée stupide ! Ce ne fut certainement pas ma meilleure idée. Toujours aussi riche, toujours aussi seul, disloqué en prime, j'étais incapable de mourir, incapable de vivre.

Aujourd'hui, enfermé dans une pièce blanche, complètement vide, qui est tout le contraire de mon ancienne demeure, désormais en ruine, je ne peux plus supporter la vue d'un seul objet. J'ai l'impression qu'ils me narguent. On m'a souvent répété que j'étais fou, que tout est dans ma tête, mais ils ne comprennent pas, ne peuvent pas comprendre. Ils n'étaient pas présents ce soir-là. C'est maintenant à mon tour d'être sous clé et observé. □